

L116

PRISE
DE
R O M E

ODYSSEE DES ZOUAVES CANADIENS

DE
R O M E A Q U E B E C

PAR
FRANÇOIS LACHANCE

Caporal aux Zouaves Pontificaux

(Extrait du *Courrier du Canada*)

QUÉBEC
ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE LÉGER BROUSSEAU
7, Rue Buade

1870

Figure 1 is a scatter plot showing the frequency of the number of nodes in the largest component of a network. The x-axis is labeled 'Number of nodes in the largest component' and ranges from 0 to 100. The y-axis is labeled 'Frequency' and ranges from 0 to 10. The data points are represented by black dots. The distribution is roughly bell-shaped, starting at a frequency of 1 for 0 nodes, rising to a peak frequency of 10 at 40 nodes, and then gradually declining to a frequency of 1 at 100 nodes.

PRISE DE ROME.

ODYSSÉE DES ZOUAVES CANADIENS

DE

ROME A QUÉBEC.

En lisant le *Journal de Québec* du 9 courant, j'ai été heureux d'y trouver un compte-rendu de la prise de Rome, émané de la plume élégante et facile du vicomte de Kersabiec, frère du noble et chevaleresque capitaine qu'une récente alliance a rendu cher aux Canadiens, en général, et aux zouaves pontificaux en particulier.

Ce récit, quoique parfaitement correct, ne satisfait cependant pas la louable curiosité de nos compatriotes, dont les regards nous suivaient avec tant de sollicitude et d'amour; car il est écrit au point de vue purement français; mes vaillants frères d'armes y sont laissés dans une ombre que je voudrais pouvoir dissiper. Pour cette raison, j'ai entre-

pris de raconter, au point de vue canadien, la glorieuse part prise par les fils de la Nouvelle-France, à la défense de la capitale du monde chrétien, ainsi que les fatigues, les privations et les insultes de toutes sortes qu'ont eu à subir les croisés modernes, après la prise de l'antiquité des Césars et des Papes.

I.

Personne n'ignore, que plus de deux cents Canadiens ont contribué à écrire cette page sombre, mais héroïque et sublime, de l'histoire de l'Eglise ; oui, plus de deux cents Canadiens ont pris part à ce combat de huit heures, où un homme luttait contre dix, désespérant de la victoire, mais certain de la mort ; plus de deux cents Canadiens ont opposé leurs poitrines aux 120 pièces d'artillerie de l'armée d'un roi voleur et parjure, et ont ainsi élevé un rempart vivant autour de la personne auguste et vénérable du chef de la catholicité.

Le Canada catholique peut être fier, car il a marqué sa place à côté des grandes nations, et ses fils l'ont noblement représenté dans ce mélange innombrable de nationalités diverses qui s'étaient volontairement groupées autour de ce

cher drapeau, glorieux lambeau, teint du sang des martyrs de Castelfidardo et tout rayonnant des triomphes de Monte-Rotondo et de Mentana.

Au moment où les Piémontais commencèrent leurs sacrilèges opérations, envahissant les Etats de l'Eglise, plusieurs compagnies de zouaves occupaient différentes petites villes du domaine pontifical. Les deux compagnies qui se trouvaient à Montefiascone, sous le commandement de M. le vicomte de Saisy, ayant été préalablement averties de la marche de l'armée italienne, eurent le temps de retraiter, sans engagements, sur Viterbe, chef-lieu de la Province de ce nom, où le lieutenant-colonel baron de Charette commandait quatre compagnies de zouaves, quelques dragons et un peloton de gendarmes.

Dans la matinée du 12 septembre, le colonel Allet reçut une dépêche télégraphique qui parut aux ordres du jour du régiment et qui était à peu près conçue en ces termes :

“ Mon colonel,

“ 15,000 Piémontais m'attaquent.—Je me bats. Adieu ! ”

Cette dépêche était signée par M. de Résimont, capitaine à la 5e compagnie

du 4^e bataillon, qui occupait Civitta-Castellana. Cette compagnie, où se trouvaient le sergent-major Prendergast, le caporal Bécot et les zouaves Chagnon, Cornellier et Chèvrefils, avait pour sous-lieutenant, M. Sévilla, d'origine péruvienne, dont les glorieuses et nombreuses blessures reçues à Mentana attestent la bravoure et le dévouement. Outre cette compagnie de zouaves, il y avait encore une compagnie de discipline, commandée par le capitaine Ruffini, des Chasseurs. Malgré l'énorme supériorité des forces ennemies, appuyées d'une trentaine de canons, les Pontificaux tinrent bon pendant une heure, dans la ville, après quoi ils se retirèrent dans le fort, où ils résistèrent encore jusqu'à ce qu'il fût à peu près croulé. Le commandant, voyant alors que la bravoure de ses soldats était devenue inutile, résolut de se rendre. Ce ne fut cependant qu'après plusieurs heures de pourparlers qu'on parvint à s'entendre sur les termes de la capitulation. Les deux compagnies furent faites prisonnières et dirigées immédiatement sur Florence. Elles avaient été précédées dans cette ville par une quinzaine d'hommes qui se trouvaient à Bagnorea, sous le commandement de M. de Kervyn,

lesquels, n'ayant reçu aucun avis, avaient été faits prisonniers.

Ces faciles triomphes semblaient ranimer l'ardeur des troupes italiennes. Montefiascone et Civitta-Castellana leur appartenaient ; il leur fallait aussi s'emparer de Viterbe. Cadorna, général en chef de l'expédition, à la tête de 25,000 hommes, marcha sur la ville, qu'il trouva évacuée par M. de Charette ; celui-ci avait gagné Monte-Romano et se repliait sur Rome. L'habile lieutenant-colonel avait alors sous ses ordres six compagnies de zouaves, une vingtaine de dragons commandés par M. de Tilleul, et une quarantaine de gendarmes. Il possédait en outre deux pièces d'artillerie et une mitrailleuse que les catholiques Belges, dans l'attente de ce qu'il était facile de prévoir, lui avaient fait parvenir.

Ce fut pendant la halte qu'il fit en cet endroit, que les dragons, qu'il avait envoyés en éclaireurs, lui apprirent que l'ennemi occupait déjà Corneto Tal'fa et Allumiera, lui coupant par cette manœuvre la route de Civitta-Vecchia.

Loin de se laisser abattre par ce premier échec, M. de Charette, par une tactique admirable, parvint à déjouer les plans du général Bixio. Profitant

des accidents du terrain, des brouillards et des ténèbres de la nuit, il réussit à conduire ses hommes, par des chemins qu'ils se frayaient à travers la campagne, jusqu'à Civitta-Vecchia, où il arriva, après plusieurs lieues de marches forcées, sans avoir perdu un seul de ses soldats.

Tout le monde s'accorde à dire que cette retraite a été admirable : admirable par l'énergie et la tactique du commandant, admirable par la bravoure et le courage de ses subordonnés. Inutile de dire que l'heureuse arrivée de ce renfort, au sujet duquel les autorités militaires avaient éprouvé des craintes sérieuses, causa une grande joie et contribua pour beaucoup à augmenter la confiance des défenseurs de la ville sainte.

Pendant ce temps, Rome avait été mise en état de siège. Des barricades et des fossés avaient été pratiqués aux portes ; des retranchements protégeaient les endroits où les murs tombaient en ruine, et des sacs remplis de terre exhaussaient les abords du Vatican et du Pincio. Nuit et jour des patrouilles armées parcouraient les rues, et des avant postes avaient été établis sur différents points par où l'on croyait que l'ennemi devait s'avancer. La popula-

tion romaine, fidèle à la voix de son Pontife et de son Père, envahissait les parvis de l'immense basilique de St. Pierre et conjurait Dieu de lui épargner la *délivrance* après laquelle, au dire des journaux révolutionnaires, elle soupirait depuis si longtemps. Toutes les casernes étaient consignées, les militaires devant être prêts à marcher au premier appel. Plusieurs compagnies furent choisies pour aller faire des reconnaissances ; parmi celles qui se sont trouvées le plus souvent exposées, je mentionnerai la 1ère du 2ème bataillon, capitaine de Saint-Marcq, lieutenant du Plessis et sous-lieutenant Vetch ; la 6e du 2e, capitaine de Gastebois, lieutenant de Rely et sous-lieutenant S. A. R. le prince de Bourbon-Este. Malgré leurs fréquentes rencontres avec l'ennemi, elles ne se trouvèrent cependant pas dans la nécessité d'en venir aux mains : ce dernier servant toujours d'escorte à ses nombreux parlementaires.

II.

Ici je me permettrai de m'arrêter sur la marche des événements, afin de raconter un trait qu'aucun journal n'a encore publié, et qui mérite certainement d'être

connu et admiré. Il se rapporte à l'attaque qu'eut à soutenir un des avant-postes établi sur le Mont-Mario, et à l'héroïsme déployé en cette circonstance par les dix hommes qui le composaient, ainsi que par le digne sergent qui en était l'âme et la tête. Le sergent Shea, par sa bravoure et son sang-froid, s'est fait une réputation enviable. Ce fut lui qui, peu de temps avant les événements de 1861, sans autre assistance que sa baïonnette, enfonça la porte d'une maison où l'on avait déposé des bombes incendiaires, et fit prisonnier les six hommes préposés à leur garde. Ce fut encore lui qui, sur le champ de bataille de Mentana, tua de sa propre main trois individus qui le cernaient afin de le faire prisonnier ; ce fut enfin lui qui, sur les hauteurs où Constantin aperçut autrefois le signe de la Rédemption, commanda les dix héros qui aimèrent mieux mourir que de se rendre à ceux qui les entouraient, malgré l'énorme supériorité numérique de ces derniers.

Attaqués par quarante lanciers piémontais, ils résistèrent avec assez d'avantage pendant un temps considérable, et ce ne fut que lorsque tous ses hommes furent mis hors de combat que Shea,

couvert de neuf blessures, consentit à abandonner le poste confié à sa vigilance et à sa bravoure. Tout couvert de sang, ayant de la peine à se soutenir, l'héroïque sergent suivit ses vainqueurs jusqu'au camp italien, où on le fit asseoir sur un peu de paille, en attendant que le chirurgien vînt panser ses plaies. On ne saurait s'imaginer toutes les insultes qu'il eut à subir pendant la route.

“ Baisse la tête, chien de zouave ”, lui disaient ces lâches.

— Non, répliquait le valeureux jeune homme, non, jamais !

Plusieurs fois ils lui appliquèrent un pistolet sur la poitrine, et ce n'est que par l'énergique intervention du caporal qui les commandait, que le soldat de Pie IX a pu encore une fois revoir la verte Erin, sa chère patrie, et presser sur son cœur les pieux auteurs de ses jours.

Au camp piémontais, il fut immédiatement entouré par les officiers, à qui il demanda un peu de tabac pour faire une cigarette, qu'il fuma malgré les douleurs excessives qu'il ressentait à chaque aspiration. Le chirurgien étant arrivé, on lui enleva ses habits, et lui-même, montrant du doigt ses blessures, compta une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit,

neuf ! Les officiers, surpris de rencontrer tant de courage, le regardaient tout ébahis et ne pouvaient exprimer leur étonnement et leur admiration, qu'en disant : " Accidente ", ce qui, en italien, veut dire beaucoup !

Après avoir passé quelques jours au milieu de ses vainqueurs, Shea fut remis entre les mains de madame Stone, qui le réclamait avec instance, et qui l'a soigné avec une tendresse et un dévouement vraiment maternels. Le brave sergent a fait la traversée de Livourne à Liverpool avec nous, et je suis heureux de pouvoir ajouter qu'il était en parfaite voie de guérison.

III.

Il y avait déjà huit jours que les différents corps de l'armée italienne campaient presque aux portes de Rome, envoyant parlementaires sur parlementaires, sans pouvoir toutefois se décider à commencer l'attaque sacrilège qui devait arracher au Vicaire de Jésus-Christ le dernier lambeau du manteau royal posé sur ses épaules par Charlemagne. Il y avait aussi huit jours que la petite armée pontificale, forte d'environ 11,000 hommes, attendait, impatiente

et digne, les 60,000 envahisseurs du roi d'Italie.

Deux jours avant le bombardement, l'on apprit la reddition de Civitta-Vecchia. Le commandant, un Italien du nom de Cerra, avait remis la place sans tirer un coup de fusil, malgré les instances des officiers, qui voulaient à tout prix se battre. Cette inqualifiable conduite les exaspéra au dernier degré, et M. de Montbel, lieutenant aux Zouaves, ayant rencontré le colonel Cerra dans la rue, l'apostropha rudement, lui reprochant sa lâcheté et sa trahison. Voilà vingt ans, lui dit-il, que vous mangez le pain du Saint-Père ; vous auriez dû être le premier à défendre ses droits, et cependant vous êtes le premier à l'abandonner. Vous êtes indigne de porter les insignes de votre grade ; et en même temps, de Montbel, joignant l'action aux paroles, lui arracha ses épaulettes et les jeta loin de lui.

Le 20 septembre, à quatre heures et demie du matin, le bombardement commença. Les différents points attaqués furent : les Trois Arches du Chemin de Fer, le Macao, les portes Saint-Jean de Latran, Saint-Pancrace et Pia. Cette dernière, surtout, eut à souffrir la principale atta-

que ; je puis en parler avec connaissance de cause, car j'avais le bonheur d'y être : *quorum pars fui*.

Le colonel Allet, à qui avait été confié le commandement de cette partie de la ville, et qui avait établi son quartier général à l'académie de France, se dirigea immédiatement à la villa Ludovisi, ayant à sa suite la compagnie de M. de Gastebois. Ce poste était déjà occupé par la 4^e compagnie du 2^e bataillon, capitaine Berger, lieutenant Rabbé des Ordons et sous-lieutenant Bouquet des Chaux. Le colonel plaça les hommes de ces deux compagnies dans une petite cour formée par les dépendances de la villa et attendit l'heure d'agir. En ce moment le feu de l'ennemi était terrible. Les bombes, les boulets, les obus, les grenades et les raquettes pleuvaient littéralement sur nous. Les murs, les toits des maison, les fenôtres les statues de marbre, tout s'écroulait avec un fracas épouvantable ; les arbres du jardin, comme déracinés par un ouragan, jonchaient un sol couvert de verdure et de fleurs. Ce fut pendant ce temps que Mgr. Stonor passa. Appelé par notre capitaine, le digne et brave aumônier s'avança afin de nous donner une der-

nière absolution. Tous les zouaves tombèrent à genoux, et le ministre de Jésus-Christ, le regard tourné vers le ciel, semblant leur montrer la récompense qui les attendait s'ils avaient le bonheur de mourir, les bénit pour une dernière fois. Ce spectacle était réellement sublime, et je suis persuadé que tous ceux qui en ont été témoins ne l'oublieront jamais.

Voici maintenant un trait que je cite avec orgueil, car il prouve la bravoure et le sang-froid de notre colonel. Pendant que nous recevions l'absolution, un boulet lui passa à environ trois lignes de la tête, tombant aux pieds du Prince de Bourbon, qu'il couvrit de terre, sans cependant lui faire de mal. *Papa Allet*, l'œil serein, le visage calme, se releva, achevant le signe de la croix et ne daigna même pas accorder un regard aux éclats fumants du projectile qui, une seconde auparavant, avait failli lui emporter la tête.

L'artillerie piémontaise tonnait toujours avec une rapidité extraordinaire, et les deux batteries pontificales, placées à la porte Pia, répondant coup pour coup, causaient aux assiégeants des pertes considérables. Les forces supérieu-

res de l'ennemi devaient cependant finir par triompher, et à 10 heures, deux brèches d'environ 300 verges avaient été pratiquées chaque côté de la porte. M. le commandant de Troussures envoya immédiatement la compagnie de M. Berger, ainsi que celle de M. de Couëssin, défendre l'entrée de ces deux brèches,—la 5e compagnie du 2e bataillon, capitaine de la Hoyde, gardant l'abord de la porte. Un feu très-nourri fut échangé entre les belligérants : les balles sifflaient d'une manière infernale, et dix-neuf hommes de ma compagnie tombèrent sur le champ sacré du dévouement et de l'honneur. La compagnie de M. Joubert fit aussi plusieurs pertes, entre autres celle de M. de Lestourbeillon, jeune gentilhomme français, qui, s'étant un peu trop mis à découvert, fut atteint d'une balle au front et mourut presque instantanément. Le caporal McKenzie, de Terrebonne, qui se trouvait à côté de lui, le reçut dans ses bras et le transporta plus loin au milieu d'une grêle de projectiles qui arrivaient de tous les points occupés par les lignes ennemies. J'ai vu revenir McKenzie, tout couvert du sang de l'héroïque martyr, et il était vraiment magnifique à voir. Un

autre fait, que j'ai vu de mes propres yeux, et dont mon brave ami est encore le héros, trouve naturellement sa place ici. Pendant le bombardement, la soupe fut distribuée aux zonaves, qui n'avaient pas pris de nourriture depuis la veille, et qui étaient exténués de faim et de fatigue. McKenzie en avait reçu une gamelle toute pleine. Au moment où il se préparait à la boire, une balle vient frapper sur le vase qu'elle jette à terre, renversant aux trois-quarts le fortifiant liquide qu'il contenait. Le brave jeune homme, avec un sang-froid admirable, ramasse sa gamelle et achève de boire les quelques cuillerées non renversées. Ceci est de la bravoure, ou je ne m'y entends pas.

Il y avait déjà une heure que nous résistions à l'ennemi, lorsque le général en chef, obéissant à l'ordre formel du St. Père, qui lui avait commandé d'entrer en pourparlers pour la reddition de la ville, aussitôt la brèche faite,—le but que se proposait Sa Sainteté étant obtenu,—dépêcha un dragon auprès de M. de Troussures, avec injonction de faire cesser le feu. Celui-ci, quoique connaissant parfaitement les intentions du Pape, ne voulut pas se fier à la parole du messa-

ger, et ce ne fut que lorsque M. de France, officier d'état-major, accompagné de plusieurs membres du corps diplomatique, lui eut confirmé cet ordre, que le commandant obéit. Un drapeau blanc fut immédiatement hissé, et les troupes italiennes, profitant de ce répit, s'emparèrent, contre toute loi militaire, de la porte ainsi que des brèches. M. de Troussures protesta, mais en vain : l'ennemi était maître !

Les deux compagnies qui se trouvaient au Macao et aux Trois-Arches, furent faites prisonnières ; celle qui était à la porte Saint-Pancrace et qui comptait le plus de Canadiens dans ses rangs, entre autres le sergent-fourrier McGown, les caporaux Masson, Dostaler, Côté et Fortier, eut la chance d'échapper à l'ennemi sans avoir perdu un seul homme.

Le sergent-fourrier McGown s'est fait remarquer en cet endroit par la précision de son tir. A quatre reprises diverses, il parvint à abattre des artilleurs piémontais, qui voulaient à tout prix mettre le feu à une pièce qui se trouvait près de la porte. Il dut pour cela s'exposer témérairement aux projectiles ennemis, qui ne faisaient pas défaut.

A la porte Saint-Jean de Latran, le sergent-major Désilets a fait preuve d'un grand courage en allant éteindre le feu que les bombes incendiaires des troupes italiennes avaient allumé dans les matelas qui servaient à couvrir les murs de la porte et à en empêcher la complète destruction. Enfin, je puis dire avec un légitime orgueil que les Canadiens se sont montrés, en tout et partout, dignes de leurs ancêtres, ces braves soldats laborieux qui ont peuplé les bords de notre grand fleuve et qui ont contribué, à tant de reprises différentes, à immortaliser notre nom.

Pendant ce temps, l'on discutait à la villa Albani, où était le quartier général piémontais, les termes de la capitulation. Le général Bixio, garibaldien enragé, voulait faire passer au fil de l'épée toutes les troupes étrangères; mais Cadorna qui, paraît-il, s'y entend en fait de bravoure militaire, s'opposa énergiquement à cette cruelle et barbare proposition. Il gagna à faire traiter en braves ceux qui s'étaient défendus en braves, et les honneurs de la guerre nous furent accordés.—Les termes de cette capitulation ayant été reproduits dans la plupart des journaux, je ne les répèterai pas ici.

Toutes les troupes libres furent dirigées sur la place Saint-Pierre, qui appartenait au Pape, et celles qui avaient été faites prisonnières furent conduites à la place Colonne, au milieu des huées et des insultes de tout genre, abondamment prodiguées par les 10,000 individus,—repris de justice,—accourus de tous les points de l'Italie pour applaudir et acclamer sur son passage l'armée victorieuse. On leur cracha à la figure, on leur jeta des bâtons et des pierres, et les grossièretés les plus sales et les plus immondes accompagnaient ces indignes traitements. On poussa la barbarie et l'audace jusqu'à tirer le comte de Couëssin par les cheveux et la barbe, parce que, disaient ces misérables, la barbe portait les couleurs pontificales :—M. de Couëssin ayant en effet un côté de la moustache parfaitement blond et l'autre blanc.

La petite armée pontificale passa la nuit sur la place Saint-Pierre. Impossible de s'imaginer le coup d'œil original et pittoresque que présentait l'immense place éclairée par les pâles reflets des feux de bivouac, allumés en différents endroits par les soldats frileux.

La nuit fut horrible pour la ville con-

quise. Les 10,000 bandits qui suivaient l'armée italienne, assistés des forçats que les vainqueurs s'étaient empressés de faire sortir du bagne, s'adonnèrent à tout ce que leur imagination barbare put leur suggérer de honteux et de criminel. Des prêtres et des zouaves furent jetés vivants dans le Tibre ; d'autres furent hachés par petits morceaux, et leurs têtes sanglantes, mises au bout des piques, furent triomphalement portées dans les rues. Dire que plus de quatre-vingt-dix assassinats furent commis dans cette seule nuit, est suffisant pour donner une idée des scènes affreuses qui ont marqué l'entrée des vainqueurs dans la capitale du monde chrétien,—scènes qu'ils auraient certainement pu réprimer, mais que, bien au contraire, ils encouragèrent par leur lâche et hontense impassibilité.

Un officier italien a cependant droit à notre admiration et à notre reconnaissance, car il a sauvé la vie d'un digne compatriote, d'un brave soldat de Pie IX, le sergent-major Prince.

Celui-ci ayant consenti à accompagner son lieutenant, qui désirait aller à la chambre qu'il occupait en ville, demeura dans la voiture pendant que ce dernier était monté dans ses apparte-

ments. Il fut immédiatement entouré par la canaille qui encombra la rue et qui se préparait à lui faire un mauvais parti, lorsqu'un officier piémontais vint à temps le délivrer du mauvais pas où il s'était engagé. Ce digne officier monta sur le devant de la voiture, et, tirant son épée, il décrivit de si énergiques moulins, qu'il força la canaille à se retirer.

IV

Suivant les termes de la capitulation, les troupes devaient laisser Rome le 21, à sept heures du matin, mais, pour des raisons inconnues, ce ne fut qu'à dix heures que le défilé commença.

Les carabiniers Suisses sortirent les premiers, suivis par la légion d'Antibes, puis la Ligne, les Chasseurs, l'Artillerie, la Gendarmerie et les Dragons. Les Zouaves restèrent seuls sur la Place. Le colonel rangea les quatre bataillons en ligne et, s'adressant à eux, le fidèle serviteur de l'Eglise leur dit : " Mes amis, voici le dernier hommage que vous allez rendre au St. Père" ; puis, ayant commandé de présenter les armes, il leva en l'air sa vaillante épée et cria de sa voix de Stentor : " Vive Pie IX !" Tous les regards se tournèrent alors vers le

Vatican, et les voix, se faisant l'interprète de tous ces cœurs unis dans un même sentiment d'enthousiasme et d'amour, répétèrent : Vive Pie IX ! Vive Pie IX !

Aussitôt une fenêtre du Vatican s'ouvre, et la forme blanche du Pape, semblable à une vision céleste, apparaît au balcon. Pie IX prisonnier, les bras levés vers le ciel, bénissait pour la dernière fois ces braves enfants accourus de tous les points du globe pour affermir et défendre son trône auguste et vénérable. Ces acclamations furent suivies d'un morne et lugubre silence. Toutes les figures étaient empreintes d'une tristesse profonde et des larmes coulaient de tous les yeux. Ce fut dans ces dispositions que nous laissâmes la place St. Pierre, pour sortir par la porte Angelica, placée en arrière des colonnades de l'immense basilique qui sert de tombeau au Prince des Apôtres.

Arrivés à la porte St. Pancrace, nous trouvâmes l'armée ennemie disposée sur deux lignes ; les cinq généraux, entourés de leur état-major respectif, étaient aussi présents. Nous défilâmes au milieu de ces *vaillants* soldats, qui nous présentaient les armes, la tête haute, le regard fier et audacieux. Quelques Romains

s'étaient rendus là afin de contempler ce spectacle, qui eut lieu sans qu'un cri, sans qu'un sifflement vînt troubler le silence mortel qui régnait en maître sur cette nombreuse assemblée.

Un vaste jardin avait été choisi pour recevoir les armes, et ce fut là que nous jetâmes par terre nos fusils à moitié brisés, ainsi que nos sabres, dont il ne restait plus que des tronçons. Ainsi désarmé, le régiment continua sa marche jusqu'à Ponte-Galère, qui se trouve situé à mi-chemin entre Rome et Civitta-Vecchia. Il pouvait être six heures lorsque nous arrivâmes en cet endroit. La chaleur extrême, ainsi que la poussière que nous soulevions sous nos pas, avait contribué pour beaucoup à rendre plus dure et plus fatigante cette longue marche entreprise sans que nous eussions mangé une seule bouchée depuis presque deux jours.

A Ponte-Galère, un train spécial nous attendait. Les commissaires du roi *galant-homme* nous entassèrent dans des chars à bœufs, où l'odorat souffrait d'exhalaisons on ne peut plus désagréables ; puis nous partîmes pour Civitta, où nous arrivâmes sur les 2 heures du matin.

Le régiment fut immédiatement dé-

membré : chaque nationalité devant être dirigée sur différents points désignés d'avance par le gouvernement subalpin. C'est à Livourne que les Canadiens devaient aller pour, de là, être transportés à l'Ile d'Elbe.

Comme nous nous mettions en marche pour aller prendre les chars qui devaient nous conduire à notre nouvelle destination, M. de Charette, ainsi que les autres officiers présents, vinrent se mettre en rang sur notre passage, afin de nous presser la main et de nous souhaiter un heureux voyage. “ Adieu, Adieu ! disions-nous à ces nobles soldats qui nous tendaient les mains, Adieu ! ”

—Non, mes enfants, dit le brave petit-neveu du héros de la Vendée ; non, ce n'est pas adieu que nous devons dire, mais au revoir !

—C'est tout notre désir, mon colonel, reprenions-nous en chœur : Au revoir, au revoir !

V

Montés de nouveau dans ces sales et puants wagons, nous y passâmes le reste de la nuit ainsi que toute la journée du lendemain. Le long de la route, nous traversions quelques petits villages tout

pavoisés de drapeaux tricolores, en signe de réjouissance pour la *glorieuse* victoire que venait de remporter l'armée italienne. Un peuple sale et couvert de hillons encombrait les stations et nous examinait avec une curiosité plus qu'irrespectueuse.

Enfin, nous arrivâmes à Livourne vers les six heures du soir. En descendant des chars, ceux qui avaient quelque argent purent acheter du pain et des fruits, ainsi que de l'eau, que les *généreux* Livournais nous faisaient payer un sou le verre. Il est bon de faire remarquer, en passant, qu'il y avait trois jours que nous n'avions pris aucune nourriture.

Après nous avoir fait attendre un couple d'heures, on nous conduisit, entre deux piquets de soldats, par des chemins poussiéreux et déserts, jusqu'au lazaret bâti sur le rivage, et qui se trouve à une distance considérable du débarcadère. En y arrivant, nous dûmes faire inscrire nos noms sur un registre, et comme les zouaves fatigués se pressaient afin d'en avoir fini plus tôt, un officier italien repoussa rudement le sergent McGown, accompagnant cette brusquerie d'un blasphème capable de chatouiller des oreilles un peu moins dévotes que les nôtres.

“ Monsieur, dit McGown, en regardant fixement le blasphémateur, il me semble que vous auriez pu me dire de ne pas tant me hâter, sans qu’il fût nécessaire pour cela de jurer.”

L’officier, honteux, ne répliqua rien, trouvant sans doute que la leçon était bonne et bien appliquée ; mais, par bonheur, nous ne revîmes plus ce mal-appris.

Nous passâmes le reste de la nuit sur des bottes de paille que l’on nous avait distribuées, et il serait superflu d’ajouter que nous eûmes un sommeil calme et profond, qui répara abondamment nos forces épuisées.

Le lendemain, les officiers préposés à notre garde nous rassemblèrent sur deux rangs, et après nous avoir distribué un pain dur et noir, lequel devait servir pour deux, ils nous payèrent la solde allouée aux prisonniers de guerre par le gouvernement Florentin, savoir : un franc pour les sergents, soixante centimes pour les caporaux, et quarante-cinq pour les soldats.

Plusieurs cantines avaient été en même temps établies afin de fournir les aliments nécessaires à notre consommation ; et c’est avec la modique somme que nous recevions, que devaient être défrayées les dépenses de la journée.

C'est ainsi que nous avons passé les longs jours de notre captivité—jours d'ennui, d'attente et d'espoir.

Cependant, M. l'abbé Lussier, assistant-aumônier, était encore à Rome, ignorant complètement le sort des Canadiens, et cette ignorance lui causait des inquiétudes faciles à comprendre pour ceux qui savent avec quel zèle et quelle tendre sollicitude, nos excellents aumôniers s'intéressaient à tout ce qui pouvait avoir rapport à leurs chers zouaves. Ce ne fut que quelques jours après la prise de la Ville-Eternelle, que le Rév. M. Piché, grâce à de fréquents voyages à Florence, parvint, aidé du Rév. Père de Gerlache, ainsi que de l'ambassadeur anglais, à découvrir le lieu de notre détention, et à obtenir en même temps la révocation de l'ordre qui avait été donné de nous conduire à l'Ile d'Elbe. Les plus sincères remerciements sont dus à ce bon prêtre qui, à peine arrivé en Europe, a refusé de prendre le repos dont il avait un si grand besoin, pour se consacrer tout entier à l'amélioration de notre sort et pour obtenir notre mise en liberté, ainsi que notre prompt retour dans notre chère patrie.

Il y avait douze jours que nous

étions captifs dans ce lieu destiné à la souffrance et à la misère, lorsque le 3 octobre, Mgr. Stonor, qui s'occupait des Anglais détenus à Gênes, vint nous apprendre que, dans l'après-midi, un bâtiment, nolisé spécialement pour nous, serait dans le port, prêt à nous recevoir et à nous conduire à Liverpool, où nous pourrions, de là, gagner l'Amérique. Cette nouvelle fut accueillie par des hurrahs enthousiastes. En effet, quelques heures après, des chaloupes venaient nous chercher au lazaret, dont les murs sont baignés par les eaux de la Méditerranée, afin de nous conduire à bord de l'*India*, qui, tout pavoisé de drapeaux, se balançait coquettement dans le port. Les officiers piémontais, debout sur le rivage, nous regardaient partir. Des adieux très-touchants furent échangés entre ces premiers et quelques zouaves qui s'étaient trouvés avoir de fréquents rapports avec eux. Je dois ajouter, à la louange de ces militaires, qu'ils ont été pleins d'égards pour nous, et qu'ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour alléger le poids de notre captivité.

En arrivant à bord du vapeur, nous trouvâmes nos confrères Anglais, qui venaient de Gênes, et nous échangeâmes

avec eux de chaleureuses poignées de main. Les Canadiens que la maladie avait retenus à l'hôpital militaire de Rome, s'étaient aussi embarqués, prêts à affronter, comme nous, les périls et les fatigues d'un long voyage. En un instant les préparatifs furent faits et nous partîmes. La nuit fut réellement magnifique, et notre navire, poussé par un vent tout à fait favorable, fendait les eaux avec une merveilleuse rapidité. Malgré l'excessive beauté du temps, plusieurs d'entre nous furent malades ; mais, deux jours après, toute trace de cette inévitable indisposition avait disparu pour faire place à une santé excellente et à un appétit hors ligne. Malheureusement la nourriture était fort mauvaise, et la quantité, loin d'être suffisante. Cette nourriture consistait spécialement en riz bouilli ainsi qu'en macaroni. Nous recevions une tasse de café le matin, quelques bouchées de viande le midi et une pomme de terre, cuite la veille, ce qui lui donnait un goût fort désagréable. Le biscuit, mélange de chaux et de farine, était d'une fadeur insipide, et plusieurs ne pouvaient en manger sans être malades. Bien des fois, poussés par un appétit non satisfait, j'ai entendu de malheureux

affamés s'écrier avec un désir ardent :
“ Oh ! si j'avais la gamelle du St. Père !
pauvre gamelle, que j'ai tant dédaignée
autrefois, comme elle serait bien venue
aujourd'hui ! ”

Cependant, nous étions loin de nous
laisser abattre par ces privations et ces
mieûres : la gaieté la plus franche régnait
parmi nous, et il est fort probable qu'elle
aurait toujours fait le fond de notre
caractère, si un événement douloureux
ne fût venu tout à coup la changer en
tristesse et en deuil. Nous étions déjà
en face de Gibraltar, lorsqu'un zouave
Anglais, attaqué de consommation, rendit
son âme à Dieu, dans l'après-midi du 9
octobre. Il mourut entre les bras du
Rév. M. Piché, qui le confessa plusieurs
fois, et qui contribua puissamment à lui
rendre plus doux et plus facile le terri-
ble passage de la vie à l'éternité. Le
lendemain matin, la mer recevait dans
ses vastes flancs la dépouille mortelle de
notre cher compagnon d'armes, et un
large bouillonnement, qui s'effaça pres-
que aussitôt, indiqua seul l'endroit où le
défenseur de Pie IX s'était englouti.

Après huit jours de navigation, le
temps qui avait été beau jusqu'alors,
changea tout à coup. Nous fûmes assail-

lis par une affreuse tempête qui dura trois jours et nous mit à deux doigts de notre perte. En arrivant sur les côtes d'Irlande, les chaînes du gouvernail cassèrent, et si, dans ce moment critique, notre navire n'est pas allé se briser sur les récifs, dont il n'était éloigné que de trois ou quatre arpents, c'est dû certainement à la protection de Celle que nous invoquions avec une ferveur et une confiance qui ont mérité d'être exaucées.

Plusieurs scènes, très-désagréables alors, mais fort comiques aujourd'hui, venaient, de temps à autre, rompre la monotonie du voyage. La nuit, par exemple, lorsque nous étions tous couchés, le vaisseau, obéissant à l'impulsion que lui communiquaient les vagues en furie, faisait des bonds qui nous envoyaient rouler d'un flanc à l'autre : ce qui, avec l'accompagnement des plats et des tasses, produisait un bacchanal étourdissant.

Ce mauvais temps cessa enfin, et quelques heures avant d'arriver à Liverpool, nous recevions un pilote. Celui-ci avait quelques journaux très-récents, et qui furent bien vite dévorés par les zonaves avides de connaître ce qui se passait en France et en Italie. Nous apprîmes

alors qu'à Arthenay, près d'Orléans, 350 zouaves pontificaux Français, commandés par Charette, avaient soutenu l'honneur de leur patrie et que, sur ce nombre, 18 seulement étaient revenus, les autres ayant tous été massacrés. Un éclair d'orgueil illumina nos figures, et nous poussâmes trois vigoureux hourrahs ! pour nos vaillants camarades qui avaient changé en admiration le rire moqueur de ces ignorants qui, lorsqu'on leur parlait d'un soldat du Pape, levaient les épaules de dédain et de mépris.

VI

Le 16, nous entrions dans le port d'une des plus grandes villes maritimes du monde : nous jetions l'ancre devant Liverpool. A peine y avait-il quelques minutes que nous étions arrivés, que nous vîmes se diriger vers nous un petit vapeur, à bord duquel étaient Lord Denbigh, M. le chanoine Moreau, le chevalier Loyd, ainsi que plusieurs membres distingués de la population catholique de la ville. Dès que nous eûmes reconnu notre cher aumônier, que nous n'avions pas vu depuis bientôt trois mois, ainsi que le noble pair qui était

venu nous faire visite à notre cercle, à Rome, nous les saluâmes par des acclamations enthousiastes. Nous accueillîmes M. Moreau comme des enfants accueilleraient un père dont ils sont séparés depuis longtemps. Je suis persuadé que ces marques d'attachement et d'estime ont dû lui être très-sensibles, car il était facile de s'apercevoir que c'était tout notre cœur que nous déversions. La présence de notre excellent aumônier au milieu de nous, releva le moral de plusieurs qui commençaient à se laisser abattre par les fatigues et les privations de toutes sortes que nous avions eu à subir. Après une inspection faite par l'officier de santé, les zouaves Anglais nous dirent adieu et débarquèrent. Ils n'eurent pas plus tôt foulés le sol de la patrie, que les plus importants d'entre eux adressèrent au *Times* la protestation suivante :

“ Nous, soussignés, zouaves pontifi-
“ caux, arrivant de Rome, où nous avons
“ été remplir un devoir d'amour, en dé-
“ fendait notre St. Père, le Pape Pie IX
“ contre ses ennemis, désirons déclarer,
“ à la face du monde chrétien, la mau-
“ vaise foi du Gouvernement Florentin.
“ Par les termes de la capitulation, les

“ honneurs de la guerre furent accordés
“ à l’armée pontificale et le Gouverne-
“ ment Florentin s’engagea, de plus, à
“ donner toutes les facilités possibles
“ pour le retour des troupes étrangères
“ dans leur pays respectif.

“ Loin d’observer ces conditions, nous
“ fûmes, aussitôt que nous eûmes déposé
“ les armes, jetés en prison, nourris au
“ pain et à l’eau, pendant vingt-quatre
“ heures ; gardés sous clef six jours du-
“ rant, et soumis à toutes les privations
“ qui étoient aux prisonniers ordinai-
“ res.

“ Nous pensons qu’il est de notre de-
“ voir de faire cette déclaration, parce
“ qu’on nous a donné à entendre qu’il
“ était généralement cru, en Angleterre,
“ que les autorités florentines se sont
“ conduites comme des modèles de cour-
“ toisie, et ont observé toutes les lois de
“ l’honneur et de la guerre. ”

Cette protestation fut signée par Char-
les Woodward, écr., Walter Maxwell,
fils de Lord Herries, Arthur Vansittart,
fils d’un colonel de l’Artillerie Royale,
Wilfrid Watts Russell, frère du martyr
de Mentana, John Kenyon, neveu de
Lord Kenyon et Oswald Vavasour, fils
de Sir G. Vavasour.

Comme on n'avait encore pris aucune mesure concernant notre logement, nous ne pûmes débarquer que le lendemain à dix heures. Nous fûmes placés chez les principales familles catholiques, qui nous accueillirent avec une générosité admirable et une bienveillance toute paternelle. Nous ne pourrons jamais reconnaître ce que les catholiques de Liverpool ont fait pour nous. Au milieu d'eux, nous avons oublié les privations et les misères auxquelles nous avons été soumis, depuis plus d'un mois, pour ne plus penser qu'aux saintes et pures joies de la famille dont ils nous ont donné l'avant-goût. Braves gens, que Dieu les bénisse : qu'il leur rende au centuple les bienfaits dont ils nous ont comblés, et que les défenseurs de l'Eglise, qui, aujourd'hui, jouissent du bonheur céleste, les récompensent de leur profond et généreux dévouement à la cause sacrée pour laquelle les zouaves ont combattu, et pour laquelle ils auraient voulu mourir.

Parmi ceux qui ont le plus fait pour nous, je mentionnerai le marquis de Bute, le comte de Denbigh, le major Blundell et les RR. PP. Bénédictins, desservants de l'église Saint-Augustin. Ces généreux messieurs nous ont fourni

le linge dont nous avons un si grand besoin, ainsi qu'une foule d'autres objets très-nécessaires au confort du voyage, tels que matelas, couvertures, etc., etc.

Reconnaissance et remerciements leur sont dus. Reconnaissance de notre part reconnaissance de la part de nos parents et de nos amis, reconnaissance de la part de nos compatriotes, reconnaissance enfin de la part de tous les catholiques de notre belle et religieuse patrie.

Le temps que nous avons passé à Liverpool nous a suffi pour pouvoir nous former une idée assez juste, du ciel brumeux de l'Angleterre, de l'étendue de son commerce et de la grandeur de ses relations avec les autres pays du monde entier. L'Angleterre est bien la reine des mers, et tant qu'elle exercera cette suprématie maritime, elle sera toujours riche, grande et prospère : seules choses, ou à peu près, pour lesquelles, il faut bien l'avouer, elle ait encore quelque souci.

Les citoyens, protestants comme catholiques, nous ont toujours témoigné beaucoup de respect et de sympathie, malgré qu'ils nous examinassent avec une curiosité qui nous mettait un peu à la gêne. Lorsque nous sortions dans les rues, nous

étions immédiatement entourés par une foule avide de nous voir et, bien souvent, des ovations d'un genre nouveau et qui étaient par trop chaleureuses nous mettaient dans un malaise extrême. Les femmes nous embrassaient les mains, et quelques-unes, même, poussèrent la dévotion et le zèle, jusqu'à nous présenter leurs chapelets afin de nous les faire bénir, tandis que les hommes, un peu plus sensés, se contentaient de se découvrir et de nous accabler sous une foule de souhaits, que le Seigneur, dans sa profonde et insondable sagesse, exaucera sans doute.

Après avoir passé quatre jours au sein des chrétiennes et généreuses familles qui nous entouraient des soins les plus assidus et des attentions les plus délicates, nous leur fîmes nos adieux. Bien des yeux se mouillèrent alors de larmes ; comment pouvait-il en être autrement ?

Etant réunis sur le *Prince's Landing* stage, nous nous embarquâmes à bord d'un petit vapeur, qui nous conduisit de l'autre côté de la rivière, où était l'*Idaho*, vaisseau de la ligne Williams et Guion, lequel devait nous conduire à New-York. La bande de l'orphelinat des Frères nous accompagnait et jouait :

“ Vive la Canadienne. ” En laissant le quai, nous parûmes exciter beaucoup d'intérêt, et nous fûmes chaleureusement applaudis. En retour, nous poussâmes trois hurrahs pour les braves citoyens de Liverpool, et le bâtiment s'éloignant toujours, bientôt il n'y eût plus que les chapeaux et les mouchoirs qui pussent exprimer nos remerciements et nos adieux.

VII.

A peine fûmes-nous partis, que le vent se mit à souffler avec une violence extrême, et deux jours après nous étions assaillis par une tempête qui dura neuf jours et nous mit dans le plus grand danger.

Il y avait déjà six jours que durait cette tourmente lorsque, dans la sixième journée, nous fûmes soumis à une épreuve dont nous nous souviendrons longtemps, car elle nous causa une grande frayeur. C'était au milieu de la nuit, et tout le monde était couché. Un silence lugubre, interrompu seulement par le mugissement des vagues écumantes et le sifflement du vent dans les cordages, régnait dans l'appartement. Tout à coup un bruit épouvantable se fait entendre, et

des montagnes d'eau, enveloppant le navire, tombent en se précipitant par torrents dans le compartiment où nous nous trouvions. En un clin d'œil, tout le monde fut sur pied, s'attendant à chaque instant à être submergé par l'élément en fureur. La mort nous apparaissait alors inévitable et certaine. Nous nous jetâmes à genoux, au milieu de l'eau qui montait toujours ; puis nous récitâmes les litanies de la sainte Vierge. Nous sommes tous persuadés que Celle que l'Eglise désigne sous le nom si confiant et si poétique d'*Etoile de la Mer*, *Stella Maris*, nous a sauvés d'un grand danger ; car l'événement qui venait de jeter l'épouvante parmi nous pouvait avoir des suites que nous n'avons heureusement pas eu à enregistrer. Voici donc ce qui venait d'avoir lieu : Une ancre, attachée au pied du grand mât, emportée par la force des vagues, avait défoncé le premier pont et était tombée au milieu de nous, brisant dans sa chute les escaliers, les tables, les bancs et les cloisons de nos cabines improvisées. C'est dans cette circonstance que nous fîmes un vœu à N. D. de Bonsecours, nous engageant à aller visiter son église en arrivant à Montréal, et à y déposer

un *ex voto*. En effet, le soir même de notre arrivée à Montréal, nous nous sommes empressés d'aller remercier Marie de la protection spéciale qu'Elle nous avait accordée en cette circonstance, ainsi que des faveurs signalées dont cette bonne Mère nous a continuellement gratifiés pendant les trente-un jours presque consécutifs que nous avons passés sur mer. Tous les soirs nous récitons le chapelet et les litanies, puis, la prière finie, nous chantions un couplet de l'*Ave Maris Stella*. Ces prières, faites avec ferveur, nous obtinrent un temps plus favorable. Nous accueillîmes ce changement avec joie et reconnaissance, car le capitaine, vieux loup de mer de vingt-deux années d'expérience, manifestait des craintes sérieuses sur le sort du bâtiment, dont l'avant était tout brisé et qui n'aurait pu tenir bien longtemps contre une mer pareille. Les soixante-dix naufrages arrivés pendant cette tempête, justifient amplement les inquiétudes du vieux marin.

Le beau temps ramena au milieu de nous la joie qui en était disparue, cédant sa place aux inquiétudes de toutes sortes qui nous assiégeaient depuis notre départ de Liverpool. Nous avions à bord un

infortuné, attaqué de cette terrible maladie pour laquelle on n'a pu encore trouver de remède, et que les médecins désignent sous le nom de *mal imaginaire*. Malgré qu'il eût une haute idée de la gravité de sa maladie, il mangeait comme quatre, et la melasse, ainsi que la viande, avaient eu l'honneur d'attirer son attention et d'occuper une place prééminente sur la liste de ses mets favoris. Plusieurs, d'abord, s'amusèrent à rire de ces innocentes gourmandises, et firent tout ce qui était en leur pouvoir pour les satisfaire ; mais ensuite, ils changèrent d'avis, et résolurent de mettre en usage des remèdes énergiques, pensant, sans aucun doute, obtenir de plus favorables résultats. En conséquence, ils prirent la résolution de lui faire peur et choisirent le moment du sommeil comme le temps le plus propice pour commettre cet attentat contre la personne de leur intéressant malade ! Une nuit, donc, nous fûmes éveillés par les cris de : “ Au meurtre ! au meurtre ! ! ” que répétaient tous les échos du bord. Rien de plus empressé que de nous diriger vers l'endroit d'où partaient ces lugubres appels, ne sachant trop que penser de la possibilité de l'acte sanguinaire énoncé par ces cris et ces lamentations.

Une scène des plus comiques vint alors frapper nos regards, et un rire désopilant s'empara de nous. Dans le plus profond de la couchette apparaissait une figure toute marquée de petite vérole et cachée en partie par une longue et forte barbe rousse. Deux petits yeux, d'un noir brillant et d'un éclat peu ordinaire, animaient seuls cette figure sur laquelle était empreinte une peur excessive ; tandis qu'un grand individu, à l'air passablement rébarbatif, le pied levé sur l'infortuné *malade*, semblait vouloir l'anéantir, crime que celui-ci ne voulait pas laisser commettre sans protester par les cris mortels qui nous avaient éveillés un instant auparavant. Malgré toute la frayeur et la couardise du pauvre diable, nous ne pûmes nous empêcher de rire aux éclats ; et nous avons raison, car le spectacle était d'un tragi-comique à faire mourir de jalousie les premiers acteurs du monde. Nous nous amusâmes beaucoup de ce remède nouveau, qui eut pour résultat de faire lever notre malade et de le forcer à prendre l'air dont il avait tant besoin.

Le temps étant magnifique, nous pûmes, le dernier dimanche que nous avons passé sur l'Atlantique, chanter les

prières de la messe, ainsi que les psalmes des vêpres. Après cette cérémonie religieuse, M. le chanoine Moreau nous lut les adieux adressés par le général comte de Courten aux troupes pontificales étrangères, dont il était le commandant ; ceux de *Papa Allet* à son régiment, ainsi que la réponse faite en cette circonstance par M. de Charette. Ces adieux exprimaient de beaux et nobles sentiments, que nous partagions tous, et auxquels nous applaudîmes avec enthousiasme.

Les cris de : “ Vive Pie IX ! Vive notre général ! Vive notre colonel ! ” furent répétés à plusieurs reprises, et notre digne aumônier ayant eu la délicate attention de nous faire passer de la bière, nous bûmes à la santé de ces nobles personnages.

Enfin, après dix-sept jours de navigation, nous saluions encore une fois les plages du Nouveau-Monde, remplis de joie à la pensée d’être bientôt dans notre chère patrie.

Plusieurs messieurs, parmi lesquels se trouvaient M. l’abbé Gratton, curé de Terrebonne, M. le chevalier de Bellefeuille, représentant du comité Canadien, l’hon. M. Ed. Masson, M. Gustave

Drolet, ancien zouave pontifical, et M. le capitaine Roy, nous attendaient à New-York depuis huit jours. L'hon. M. Masson était venu au-devant de son fils, jeune homme de 19 ans, estimé et admiré de tous pour son affabilité, son énergie et son courage. Mon jeune ami est le premier d'entre nous qui ait pu presser sur son cœur l'auteur chéri de ses jours, et je suis persuadé que ce moment de bonheur a suffi pour effacer de son souvenir les privations et les misères affreuses auxquelles il a été exposé, comme nous, pendant le trajet, et qu'il a supportées, cependant, avec un stoïcisme tout à fait admirable.

Les catholiques de New-York, à la tête desquels se trouvaient le Rév. M. Quinn, curé de Saint-Pierre, et M. McMaster, rédacteur du *Freeman*, nous avaient préparé une brillante réception. Un déjeûner somptueux couronna le programme de cette fête charmante, et à midi précis nous prenions les chars qui devaient nous conduire dans notre patrie trois fois aimée.

Les journaux ayant raconté très au long l'itinéraire du reste de notre voyage, je me contenterai de dire, afin de ne pas fatiguer mes lecteurs par des répéti-

tions, que notre marche, depuis New-York jusqu'à Québec, a été un véritable triomphe.

A ces ovations nous avons été sensibles au plus haut point ; car nous les avons considérées comme étant l'approbation de l'élan religieux qui nous avait engagés à abandonner famille et patrie, pour aller défendre la plus sainte et la plus noble des causes ; elles étaient l'applaudissement de la conduite que nous avons tenue à Rome, conduite qui nous a placés si haut dans l'estime du Chef de la Catholicité et dans la confiance de nos supérieurs militaires ; elles étaient encore une protestation spontanée et solennelle contre l'envahissement inique et sacrilège des Etats de l'Eglise, par le roi voleur qui est aujourd'hui la honte et l'opprobre de toutes les têtes couronnées de l'Europe.

Maintenant, Zouaves pontificaux Canadiens, nous voilà dans notre patrie, au sein de nos pieuses et chrétiennes familles. Tous les regards sont tournés vers nous, et nos compatriotes envient notre bonheur. Tous auraient voulu, comme nous, pouvoir défendre et protéger ce trône auguste, sur lequel brille cette grande, sainte et vénérable figure de

Pie IX ; mais tous ne l'ont pu, et nous avons été d'heureux privilégiés ! Sachons reconnaître cette enviable faveur de la Providence et ayons constamment sous les yeux la belle et fière devise de notre drapeau. Oh ! nous ne l'oublierons pas, mes chers compagnons d'armes ! toujours nous aimerons Dieu, et si jamais le St. Père réclame encore une fois notre assistance, nous saurons nous réunir de nouveau et frayer notre chemin jusqu'aux pieds de son auguste personne en répétant notre ancien mot de ralliement et d'espoir : Vive Pie IX !

